

Débat :

Implications cliniques

Discutants :

Gillian Gillison, *Ethnologue, professeur d'université à Toronto*

Gérard Bouaziz, *Psychanalyste*

Jean-Michel Delaroche

Est-ce que les différentes catégories d'entendants ayant des liens avec la surdité et décrites par Alain Bacci ont évoqué quelque chose à Gillian Gillison ? Dans son expérience d'ethnologue auprès des peuplades qu'elle a été ameen e   étudier, y-a-t-il des personnes occidentales qui ont des fonctions comparables ?

Gillian Gillison

Je suis ethnologue, j'ai travaillé dans les hautes terres de Nouvelle-Guinée, pendant quinze ans. Ce sont des populations très isolées. Ainsi j'étais, il y a vingt-cinq ans, la première femme blanche qu'ils aient vue. Ils ne sont pas seulement isolés : mais ce sont des gens extrêmement violents. Alors pour moi, la violence c'est la vie ; c'est la chose la plus fondatrice, la plus omniprésente. La question « d'où vient la violence », par exemple dans les institutions, pour moi ce n'est pas une question. La question, c'est comment répondre à cette violence ? Comment combattre cette violence qui est constitutive de la condition humaine, partout et pour tout le monde ?

Une des causes de la violence – je pense beaucoup à ce que j'ai  coute  cet après-midi –, est liée au fait que les gens cherchent toujours à exagérer les différences entre eux. Même entre frères, on cherche, on exagère toujours les différences. La chose insupportable, finalement, c'est la ressemblance. Ce n'est pas par manque d'imagination que nous ne voyons pas les ressemblances entre les sourds et les entendants, mais bien parce que c'est la ressemblance qui est insupportable. Ainsi, toute culture exagère les différences entre hommes et femmes, et en fait une opposition comme la nuit et le jour, ou la terre et le ciel, ou la droite et la gauche. Or les hommes et les femmes ne sont pas si différents que  a ! Mais cela, on ne le supporte pas, on est à la fois semblables et différents, mais c'est la différence qu'on recherche. Ainsi, j'ai été frappée par l'histoire de la famille sourde avec une fille entendant. L'intolérance se fait des deux côtés. Tout le monde est intolérant. En fait, on cherche à rester homogène, totalitaire... chez soi-même. Et  a, c'est un problème, je crois...

Gérard Bouaziz

Après mes collègues, je n'ai pas grand chose à ajouter, surtout que Maurice Rey vient de me couper l'herbe sous le pied en évoquant Aulagnier et la violence nécessaire faite par la personne « porte-parole » qui interprète les signes du tout-petit.

La violence n'est pas quelque chose de négatif. Élever un enfant c'est lui faire violence ; s'il n'y a pas cette violence, cet enfant ne naîtra pas à l'histoire, et ne naîtra pas au symbolique.

Je voudrais juste insister sur ce point d'une violence « identifiante », nécessaire. Mais il y a la sur-violence qui, elle, fait trauma, réifie, désidentifie. Le problème, c'est que ces violences sont souvent intriquées. Peut-être faudrait-il insister sur la notion d'identification : il y a des identifications verticales (dont parlait André Missenard) qui écrasent de leur poids de Sur-Moi et des identifications horizontales au semblable, qui renvoient à un idéal plus fraternel. Il faut sûrement un équilibre entre les deux. C'est pourquoi, il ne faudrait pas qu'en dénonçant la violence traumatique, on rejette « avec l'eau du bain » la loi symbolique (au sens où on l'a évoquée ce matin).

Pour le reste, je voudrais témoigner de quelque chose : je ne travaille pas auprès de sourds, pourtant, une fois reconnue la spécificité de ce déficit qui atteint directement l'outil de communication avec les parents, tout ce qui a été dit m'a paru d'une grande familiarité avec mon expérience clinique la plus courante auprès des enfants. Un exemple parmi d'autres : la sidération des parents qui découvrent que leur bébé n'est pas celui qu'ils ont rêvé, et leur agressivité réparatrice ou normalisatrice...

Pour terminer, je voudrais répondre à la question d'Anicette Sangnier sur ce que devrait être une institution pour éviter d'être traumatique. Il me semble qu'elle a oublié que l'institution doit prévoir de se démettre à terme, d'envisager son propre effacement, ce qui est très difficile dans les secteurs spécialisés. C'est aussi le problème de la famille : il faut lui faire violence pour qu'elle accepte de s'effacer.

Jean-Michel Delaroche

Je suis surpris qu'on n'ait jamais parlé du désir, dans une journée sur la violence. Juste un tout petit peu ce matin, Claire Le Douarin a parlé du désir thérapeutique et du risque que cela pouvait présenter pour le patient, en disant que ce n'était pas anodin de faire une proposition soutenue par son désir de thérapeute. Je crois qu'il en est de même dans le milieu des éducateurs et rééducateurs, et cela pose effectivement le problème de l'équilibre entre une violence nécessaire, identifiante, et une violence désubjectivante.

Gérard Pollet

La violence on la connaît quand on commence à travailler avec des sourds,

mais pas exclusivement en institution, qui, si elle ne donne pas les moyens et les instruments pour la traiter, confine les adolescents sourds au rejet de sa structure. En effet, quand on n'est plus à même de traiter cela, on demande à l'enfant sourd et à sa famille d'aller se faire voir ailleurs. Un ailleurs qui serait supposé répondre à cette question de la violence.

Y répondre c'est justement créer des dispositifs particuliers où la parole est en jeu. Cela permet de prendre en compte l'angoisse qui émerge et de constituer un savoir pour l'institution, savoir qui oriente sa pratique à ce sujet.

On apprend justement à travailler dans le quotidien avec le désir et non plus avec la demande que l'enfant sourd ne peut traiter.

En interrogeant les uns et les autres professionnels, subjectivement à travers leur désir, on s'aperçoit que quelque chose se met assez rapidement en place pour construire une relation à l'enfant sourd, sujet de sa pulsion et des effets naturels que celle-ci opère au quotidien. C'est donc l'expérience de la rencontre intersubjective qui nous apprend à traiter cette violence interne projetée, marquant ainsi la limite à notre action et notre réflexion clinique. C'est ce que je voulais pointer là.

Jean-Michel Delaroche

Certaines violences institutionnelles m'évoquent une des formes les plus fortes de violence désubjectivante, désidentifiante : l'inceste. Je pense que lorsqu'une institution ne fonctionne pas bien, lorsque les circulations de paroles ne se font pas dans l'institution, lorsque les liens ne s'établissent pas, lorsque la langue de bois prévaut et incite au discours unique, lorsque les parents sont mis à l'écart, il y a un grand risque de voir apparaître une violence désubjectivante, du même type que celle qu'un enfant peut subir dans les situations d'inceste. Cela plaide, je crois, pour que l'institution pour enfants sourds ne reste pas seule avec l'enfant sourd, qu'elle accepte les regards extérieurs d'autres professionnels, que ses professionnels sortent à l'extérieur, puissent « prendre langue » avec d'autres qui ne sont pas pris dans le jeu institutionnel. Je pense qu'il faut se méfier terriblement de cette violence à l'intérieur de l'institution.

Un participant demande à Delphine Cantin la signification du signe « violence »

Delphine Cantin

(traduction de la LSF)

Vous avez donc longuement cogité jusqu'à maintenant sur la question de tout à l'heure à propos du signe « violence » et de son emplacement. Vous savez, c'est très intéressant de prendre du recul sur la langue des signes. C'est une langue

qui est tout-à-fait naturelle, qui représente une image (par exemple le signe Minitel), ou une situation. C'est tout à fait imagé. Alors, en ce qui concerne le signe « violence », pourquoi cet emplacement au niveau du menton ? Je pense qu'il y a sûrement des personnes sourdes qui ont déjà trouvé. Il est sûr que lorsque nous étions en institution et que les entendants nous appelaient, qu'est-ce qu'ils nous faisaient ? Ils nous attrapaient le menton, la main sous le menton, le contact comme ça. Et c'était toujours à cet emplacement. C'est pour cela que le signe « violence » est symboliquement placé à cet endroit là.

Claire Eugène

Daniel Abou vient de faire une plaisanterie avec le signe Ramses qui est aussi au niveau du menton, et on peut tirer par la barbichette.

Jean-Michel Delaroche

Et retour de la violence...

(Note du secrétaire : Ramses a, par la suite, choisi de se donner un autre signe !).

Un assistant

(traduction de la LSF)

Nous avons longuement réfléchi, et puis je me suis quand même interrogé sur quelque chose : chacun d'entre nous n'a-t-il pas besoin de violence ? Cela fait partie de nous, c'est humain, c'est naturel. La violence est nécessaire quelque part, on en a besoin pour vivre. Telle est ma première interrogation. Ce que je me demandais aussi c'est si l'affection, le baiser n'était pas également une forme de violence...

Olivier Schetrit, comédien

(traduction de la LSF)

Tous les mercredis, je joue avec des enfants. Je donne une poupée, par exemple. On invente une histoire et je remarque souvent que les enfants sont violents envers la poupée. Ils l'agressent, ils lui arrachent les cheveux, ils lui tirent la tête... Je laisse faire. Je pense que c'est un moyen, un mode d'expression pour les enfants et une façon de se construire en expulsant un certain nombre de choses qu'ils ont vécues, qu'ils gardent en eux ; et c'est aussi un moyen de leur permettre en éjectant cette violence de se calmer, de trouver un apaisement.

Clôture

Claire Eugène

Vice-présidente de Ramses

Nous avons prévu tellement d'interventions que le débat a été quelque peu écourté cet après-midi. Je vais conclure en vous remerciant d'être venus, et en remerciant un certain nombre de personnes grâce auxquelles cette journée a été possible : Claire-Marie Agnus, Joëlle Blanchard, Nicole Farges, Elisabeth Gelibert, Jean-François Havreng, François Leroux, Myriam Madillo, Eduardo Plaza, Monique Pouyat, Marie-Claude Ponserre, Dominique Seban-Lefebvre, Marie-France Veyry, Alice Vidament..., sans oublier les interprètes : Anne-Marie Bisaro, Françoise Legault-Demarre, Francis Jegly.

Post-liminaire

Le travail considérable représenté par la transcription des interventions de ce colloque, ajouté à nos activités professionnelles explique le caractère tardif de la parution des actes de « De la violence... Regards croisés de professionnels sourds et entendants ».

Notons que les interventions des professionnels sourds ont été, bien évidemment, transcrites à partir de leur traduction.

Afin de faciliter le travail du lecteur, tous les exposés et les débats ont fait l'objet d'une réécriture, soit directement proposée par l'intervenant lui-même, soit réalisée par le comité de lecture qui s'est attaché à en respecter le sens, l'esprit et dans la mesure du possible le style.

Enfin, précisons que les propos tenus dans ce colloque n'engagent que leurs auteurs et ne sauraient représenter, en aucun cas, une opinion commune voire une idéologie représentant l'association Ramses.

Paris, décembre 1998